

# *La Nouvelle Revue Française*

Jean Lebrau, *Brindilles*

Claude Delarue, *La dernière lettre*

Jean-Pierre Colombi, *Le gramme noir*

Noël Devaulx, *Devoir de vacances*

Jean Joubert, *Seigneur des branches*

Diane de Margerie, *Sybil*

Jean Queval, *Christopher Smart*

Christopher Smart, *Car je considérerai mon chat Jeoffry*

## CONTEURS D'EUROPE CENTRALE

Dumitru Tsepeneag, *Le dompleur*

Kornel Filipowicz, *Notre kapo Hans Muffke*

Ilse Aichinger, *Mon âne vert*

Andrzej Bursa, *La convocation*

Zivko Cingo, *La décoration*

*nrf*

AOÛT 1974 — NUMÉRO 260



# La Nouvelle Revue Française

Rédacteur en chef :  
MARCEL ARLAND

Secrétariat Général :  
DOMINIQUE AURY et JEAN GROSJEAN

Secrétariat de Rédaction :  
Madeleine Lacour

*La Nouvelle Revue Française* publiera, en octobre prochain, un important numéro spécial dont le thème est le « voyage », avec la collaboration, entre autres, de :

Robert André, Hector Bianciotti, Jean Blot, Jacques Borel, Daniel Boulanger, Michel Dard, Michel Déon, Jean Duvi-gnaud, Étienne, Lorand Gaspar, Roger Grenier, Jean Grosjean, Philippe Jaccottet, Roger Judrin, Alfred Kern, J. M. G. Le Clézio, Pierre Oster, Georges Perros, Yves Régnier, Guy Rohou, Jude Stéfan, Henri Thomas, Yves Véquaud, Kenneth White...

*La Revue n'est pas responsable des manuscrits qui lui sont adressés. Ils resteront cependant à la disposition des auteurs pendant un an, au bureau de la Revue.*

*Pour tout changement d'adresse, prière de nous envoyer la dernière bande d'abonnement.*

---

## TARIFS D'ABONNEMENT

FRANCE ET PAYS DE LA COMMUNAUTÉ.

6 mois, 55,00 F; 1 an, 108,00 F. *Éditions de luxe*, 1 an : 216,00 F.

ÉTRANGER.

6 mois, 60,00 F; 1 an, 116,00 F. *Éditions de luxe*, 1 an : 243,00 F.

Les abonnements sont reçus au siège de la Revue  
5, rue Sébastien-Bottin, Paris-VII<sup>e</sup> — C.C.P. PARIS 169-33

EXEMPLAIRE N<sup>o</sup> 115

## *Brindilles*

Près d'une métairie oubliée par le vent, un homme place des pièges à renard au creux du sillon que le cheval blanc vient d'ouvrir. Les renards, me dit cet homme, se prennent ainsi régulièrement. Ils suivent la tranchée, se dissimulant en quête d'une proie et, tentés par l'odeur de la viande, tombent dans le piège. Quand une seule patte est prise entre les crocs de fer, l'animal préfère s'amputer d'une dent aussi dure que celles du traquenard et se libère au prix de sa patte, allant dans son repaire lécher longuement la plaie, des reflets de souffrance dans son œil ainsi humanisé.

Je poursuis mon chemin bordé d'amandiers rabougris aux fruits amers dont j'écrase les coques vides, car les enfants de ce pays préfèrent les fruits amers.

Je n'avais pas vu cet autre, bêchant, courbé parmi les sarments de sa vigne. Il est très vieux, maigre comme ces sarments mêmes, le visage creux et noir, les doigts crochus qui volontiers rapinent.

Au seuil du village le serrurier chercheur de champignons et d'asperges sauvages trie devant sa porte quelques touffes de cette salade qu'on appelle la « doucette ». Ses doigts y prennent plus de plaisir qu'aux outils. Sa femme cependant vient du cimetière en face sur la tombe du fils unique qu'ils ont perdu. Ils restent seuls avec un petit chien, n'ayant que des parents éloignés qui pensent surtout à leur maigre héritage.

Le soir tombe, le vent se calme, les cyprès semblent grandir encore.

\*

*Se doute-t-elle qu'elle est nue  
La fille rousse de la rue  
Aux yeux  
Du vieux  
Qui la regarde  
Tortillant sa moustache et la nue est hagarde.*

\*

Une rainette était dans les fusains, un canari dans sa cage qu'on trouverait mort le matin de Pâques. Il n'y avait pas alors de chats dans la maison. Semaines saintes... Semaines pascales... Vacances... L'ombre d'un rameau sur ce cahier. Mieux vaudrait ne plus rien dire, ne plus rien écrire, attendre, toujours attendre, mais à force d'attendre c'est la mort qui vient, vivrait-on près de cent ans comme ce grand-oncle ou cette grand-tante... poussière d'années aux yeux de Dieu... qui n'a pas d'yeux...

\*

*Ce minéral carré de quel astre a-t-il chu  
Coincé par quel hasard dans cet arbre fourchu?*

\*

La vieille dame faisait des réussites. Son gendre allait et venait dans la pièce, puis s'arrêtait devant la table, tirait brusquement le tapis et les cartes jonchaient le carrelage du salon aux meubles orientaux. Ce gendre était vice-consul. A tout instant il consolidait d'un geste sec son binocle sur un nez sans doute trop en pente. On entendait

crier des mouettes. Peut-être l'huissier boiteux fermait-il à cette heure les fenêtres du consulat. C'était le même qui, les jours de valise, traînait dans les bureaux cette malle de cuir enchaînée d'où s'échappaient soutiens-gorge, parfums, cigarettes avec quelques documents administratifs. On entendait tonitruer le consul général étheromane...

La vieille dame ramassait les cartes pour recommencer la réussite et son gendre ricanait. Il était jaloux, demandant en vain où était sa femme, une veuve dont le gamin (du premier lit) allait rentrer de l'école et c'est sur lui que son beau-père assouvrait sa colère, le traitant de paresseux, d'abruti mais n'allant jamais jusqu'à le frapper, en homme bien élevé.

\*

*Arbres, emmurez-moi, séparez-moi du monde!  
Que la voix des oiseaux couvre les autres voix!  
Qu'importent les cailloux sous les pas car les croix  
Ce sont les autres sous cette rumeur qui gronde.*

\*

Au coin de la rue cette femme noire ramasse un caillou, puis le rejette et crache dessus.

\*

Je voyais la couturière étirant le fil qu'elle avait entre les dents. Le lendemain elle était morte. C'était le fil de la Parque.

\*

Elle l'a trompé tant et plus et maintenant elle le promène chaque jour au soleil avec beaucoup de prévenances. Une Antigone maternelle pour ce vieillard presque aveugle.

\*

*L'entendrai-je toujours, vieux pins, votre rumeur  
Comme du fond des nuits quelque voix éternelle  
Jusque dans le tombeau, lamento du rameur  
Sur des eaux sans reflets sous la noirceur d'une aile?*

\*

Je regardais une mouche en train de lisser ses pattes de devant par un réflexe naturel chez ces bestioles. Peut-être était-elle heureuse de vivre cet instant. Hélas! une tapette s'abattit sur elle. Je regrettai de ne pas l'avoir chassée.

\*

Je ne sais si les murs, comme on dit, ont des oreilles, mais celui devant lequel jacassent à longueur de journée deux femmes du quartier, difformes, a bien du mérite à ne pas leur tomber dessus.

\*

Un petit café, une odeur d'anis, un guéridon au soleil couvert de mouches près duquel un vieil homme somnole... Village, solitude solaire, une grand-route...

\*

Tandis que l'église brillamment illuminée retentit d'hymnes ou de cantiques, je vois par la porte restée grande ouverte dans l'étroite rue, assis sur une chaise, tout courbé entre ses cannes, un vieil infirme, tandis que près de lui sa femme étend quelques hardes sur une corde en travers du mur.

version de *Tartuffe*, la religion est-elle constamment présente — sous la forme d'un grand Christ souffrant, d'une statue couronnée d'épines — et on s'étonnera même de ne pas la voir accusée avec plus d'évidence. On va jusqu'à se demander si son Tartuffe, au fond, ne croit pas un petit peu en Dieu. Et quand il a des allures diaboliques, n'est-ce pas revenir par un détour aux anciennes croyances? Il n'y a que les catholiques pour croire au démon. De plus, si Tartuffe avait réussi son entreprise en épousant la fille d'Orgon, après avoir séduit sa mère, son épouse et le maître de maison lui-même, on pourrait voir en lui, tel le héros de *Théorème*, une image de la Grâce visitant une famille... Encore faudrait-il lui donner alors une apparence aimable, contraire à la tradition que Planchon, ici, a respectée. Ce serait une autre pièce, certes infidèle à Molière, mais qui ne manquerait d'en révéler des aspects fort intéressants, et neufs.

Une autre pièce, cependant, c'est bien celle que l'on voit, à travers la « lecture » que nous en offre le T.N.P., dans le beau décor baroque d'Hubert Monloup. Il y a dix ans — le décor était d'Allio —, Orgon nous était présenté comme un riche bourgeois très assis dans sa fortune nouvellement édifiée. Sa demeure était ordonnée, cossue, bâtie pour durer. A présent, Planchon a changé l'éclairage du tout au tout. Nous voici reçus dans une maison en transformation, chez des bourgeois qui vivent parmi les échafaudages et les plstras. Eux-mêmes, en petite tenue le plus souvent, nous donnent l'impression d'avoir été surpris à leur lever, dans le désordre de l'intimité. Des gens riches, nouveaux riches, qui ne sont pas encore bien installés dans leur aisance. Une tribu de « squatters » qui campe dans un palais. Ces nantis de fraîche date n'ont pas tout à fait perdu la naïveté originelle du populaire : une proie offerte pour un intrigant astucieux. Tout ce côté « quotidien » est admirablement rendu, en particulier quand on voit cette famille réunie autour d'une grande table de ferme, dans la salle nue de leur demeure. Il y a du paysan dans leur façon de vivre à la bonne franquette. On est plus proche d'un tableau de Le Nain que d'une scène de genre par Rigaud ou Largillière. C'est émouvant, patriarcal. Du coup, Orgon et les siens acquièrent une humanité, une vérité saisissantes et insoupçonables. Ce sont des victimes toutes prêtes, dont un Tartuffe, plus à l'aise dans les hautes sphères de la société, ne fera qu'une bouchée. Car c'est dans ce sens que la pièce vire et nous étonne. Planchon nous montre l'histoire d'un complot, et le personnage n'est plus seulement un gourmand hypocrite, c'est un indicateur, placé dans cette famille « d'opposition » (Orgon a eu jadis des liens avec